

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par la Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La.
Téléphone Main 4100.
Enregistré à la Bibliothèque de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe conformément à l'acte du 3 Mars 1879.
En Louisiane et au Mississippi. \$2.50
En France, Italie, Angleterre, un an \$10.00
Par mois \$1.00

Le Roman des Petroles

Les "Pétroles de Mossoul" pourraient fort bien constituer un chapitre de ce roman passionnément vécu qu'imagine qu'est le règne du sultan Abdul Hamid, le sultan rouge.

Je dis aussi "imagine", car lorsqu'on voyage en Turquie, l'on recueille avec stupeur des renseignements fort curieux qui ne tendent rien moins qu'à appeler "légende" tout ce qui est reproché par l'histoire au monarque sanguinaire.

Il ne convient sans doute pas de s'adresser à des hommes politiques ou à des dignitaires arméniens, chez lesquels nous n'apprenons rien de nouveau, et pour cause. Mais si l'on engage conversation avec le "vulgus", ce "vulgus" oriental, qui n'a cure de la forme gouvernementale et qui s'accommode sans difficulté pourvu qu'on le laisse trafiquer à son aise. L'on est stupéfait de la profusion et de la sincérité des regrets laissés en ce pays par le tyran.

L'Européen pur ou plus ou moins latinisé n'a connu que de beaux jours sous Hamid; concessions, firmans généreux, ouvertures d'écoles, de postes, de banques, créations de chemins de fer, de sociétés commerciales, autorité omnipotente des consuls, que sais-je encore; bref, toutes les richesses du Levant contemporain datent de ce règne tant maudit.

Les Turcs—je ne parle ici ni des politiciens, ni des grands propriétaires—s'accommodaient assez bien du tyran qui était, paraît-il, fort doux pour le bon peuple sans ambition et sans puissance. Les Grecs ne s'en plaignaient pas non plus, et c'est à Hamid qu'ils doivent ce peu de richesses qu'ils emportent avec eux lorsqu'ils quittent cette Turquie qui leur fut si longtemps hospitalière. Il y a bien les Arméniens, mais, me disait un Grec (car les Grecs n'aiment pas beaucoup les Arméniens: on ne s'aime guère en Orient): "Que voulez-vous, monsieur, Abdul Hamid n'attaquait pas, il se contentait de le défendre; il ne faut donc pas se lamenter outre mesure sur des agresseurs, justement punis. Hamid était un brave homme que ses ennemis poussaient à bout; comme il n'avait pas envie de se laisser assassiner, il prenait les devants."

Enfin, suprême argument en faveur d'Abdul Hamid, cité par un Vieux-Turc: "Considérez donc l'empire sous Hamid, dénombrez les territoires perdus sous son règne et comparez-les avec tout ce que nous avons perdu depuis 1908."

Les déclarations officielles du gouvernement ont dissipé tout malentendu. Le président du Conseil a dit qu'il était convaincu que les rapports qui existent entre l'Italie et la France étaient empreints d'une cordiale amitié et que son gouvernement devait les améliorer.

Aussi est-il souhaitable, dit-il, que les relations économiques entre les deux nations voisines soient plus intenses et plus complètes. C'est dans ce but que le gouvernement a agi en ratifiant le récent accord commercial mais tout cela n'a rien à voir avec le véritable traité d'alliance.

Parlant de la question orientale, M. Mussolini a déclaré que le gouvernement est toujours convaincu de la nécessité de conclure la paix. Aussi faut-il exiger que la Turquie accepte les conditions vraiment modérées proposées par les alliés.

Après un éloquent discours du ministre de la guerre, la discussion générale sur le recrutement de l'armée a été close ces jours derniers.

Tout a déjà été entendu à la Chambre et ce qui s'est dit, ces jours-ci, au Sénat. Ce n'est point médire de la Haute Assemblée de la reconnaissance; mais le mieux que celle-ci ait désormais à faire, c'est de hâter une décision dont le besoin semble urgent.

L'alternance régulière et en quelque sorte académique des arguments pour ou contre chacune des durées envisagées du service, dix-huit mois ou un an, laisserait peut-être croire que nous avons aujourd'hui le choix entre l'une ou l'autre de ces deux solutions. C'est une erreur: à l'heure actuelle, seul le service de dix-huit mois paraît possible. Celui d'un an serait-il immédiatement adopté, qu'il n'en faudrait pas moins plusieurs années encore avant de pouvoir l'appliquer dans des conditions de sécurité suffisantes pour notre pays. Or, le présent seul importe.

Certains discours prononcés feraient penser qu'avec dix-huit mois de service, nous reconstituons une armée d'effectifs, tandis que les douze mois nous vaudraient l'armée de matériel issue de l'expérience de la grande guerre. Distinction trop simpliste pour qu'elle rende l'image de la réalité toujours plus complexe. Dans les deux cas, le matériel, beaucoup de matériel s'impose; jamais on n'en possédara assez et du plus moderne. Mais l'emploi de ces engins perfectionnés exige un personnel bien instruit. Un pointeur dans l'artillerie, un mitrailleur dans l'infanterie seront mieux entraînés au maniement de leur pièce après un apprentissage de dix-huit mois; cela n'est point douteux. Le seul inconvénient serait que cette plus longue durée du service s'obtient au détriment des dotations elles-mêmes de matériel. Mais précisément, on nous dit, sans qu'on soit bien fixé sur ce point, que le service d'un an reviendrait plus cher que celui de dix-huit mois. Mettons que les crédits s'équilibrent. La durée du service n'intervient donc que pour augmenter ou réduire le nombre total des unités, sans toucher en rien à leur organisation intérieure: 32 divisions dans le cas de dix-huit mois; le tiers en moins si l'on fait un an.

Une araignée mange, en une journée, 27 fois son propre poids.

L'aviation de l'avenir

La huitième Exposition internationale de la locomotion aérienne va être prochainement ouvrir ses portes à Paris. Elle sera particulièrement intéressante, car de nombreux problèmes nouveaux se sont posés au cours de l'année et diverses solutions ont été adoptées par les différents constructeurs. La question du vol à voile, en particulier, a tenté de nombreux techniciens. Vient ensuite la question des avions et hydravions géants, considérée au point de vue de la défense nationale et au point de vue commercial. La puissance de l'aéronautique s'est élevée dans la guerre; elle y est apparue si décisive que l'armée comme la marine y voient l'instrument le plus efficace des luttes futures.

La question du vol à voile est une question actuellement à l'ordre du jour. La possibilité du vol à voile dans le vent horizontal variable était considérée jusqu'à ces derniers temps par bon nombre de mécaniciens et d'ingénieurs comme une véritable chimère. Les grandes épreuves de Clermont-Ferrand avaient bien suscité quelque intérêt, mais les résultats, reconnaissons-le, n'avaient pas été suffisamment brillants pour assurer le triomphe des partisans du vol à voile. Peu de temps après, le 15 septembre 1922, l'aviateur Barbot battait, il est vrai, les records français de durée du vol à voile; après s'être lancé de la plate-forme de Superbagnères (1810 mètres d'altitude), l'aviateur avait commencé par décrire de grands orbites à la façon des vautours, puis, planant longuement à 500 mètres au-dessus de la vallée de Luchon, il venait atterrir après un vol d'une durée de 20 minutes 33 secondes.

Le record français de durée de vol est largement dépassé par les Allemands qui avaient déjà réussi, avant l'exploit de Barbot, à tenir l'air pendant des heures. C'est ainsi que l'aviateur Hentzen avait volé pendant trois heures dix minutes, à l'altitude de 300 mètres et à la vitesse moyenne de 50 kilomètres à l'heure. Si Hentzen, au lieu de se lancer de la Rhön, avait pris son essor d'un massif montagneux plus étendu, il aurait, au-dessus de vallées successives, trouvé les courants ascendants nécessaires à son vol, et il aurait atterri à 158 kilomètres de son point de départ.

Et quoi consiste donc le vol à voile? Nous distinguerons deux sortes de vols: le vol à voile statique et le vol à voile dynamique.

Le vol à voile statique utilise les courants ascendants de l'air. C'est une imitation du vol en orbite des grands vautours qui s'élève en quelques coups d'aile et progressent sans autre effort, et du vol rectiligne dans le désert des mêmes grands oiseaux à l'heure où le soleil, chauffant le sable, provoque sur d'immenses étendues un courant ascendant. C'est alors qu'on peut voir ces grands rapaces parcourir des lieux sans donner un coup d'aile et sans perdre de hauteur. Même observation pour le vol des albatros qui suivent les navires pendant des journées entières.

Le vol à voile dynamique utilise les courants ascendants de l'air. C'est une imitation du vol en orbite des grands vautours qui s'élève en quelques coups d'aile et progressent sans autre effort, et du vol rectiligne dans le désert des mêmes grands oiseaux à l'heure où le soleil, chauffant le sable, provoque sur d'immenses étendues un courant ascendant. C'est alors qu'on peut voir ces grands rapaces parcourir des lieux sans donner un coup d'aile et sans perdre de hauteur. Même observation pour le vol des albatros qui suivent les navires pendant des journées entières.

Les Turcs—je ne parle ici ni des politiciens, ni des grands propriétaires—s'accommodaient assez bien du tyran qui était, paraît-il, fort doux pour le bon peuple sans ambition et sans puissance. Les Grecs ne s'en plaignaient pas non plus, et c'est à Hamid qu'ils doivent ce peu de richesses qu'ils emportent avec eux lorsqu'ils quittent cette Turquie qui leur fut si longtemps hospitalière. Il y a bien les Arméniens, mais, me disait un Grec (car les Grecs n'aiment pas beaucoup les Arméniens: on ne s'aime guère en Orient): "Que voulez-vous, monsieur, Abdul Hamid n'attaquait pas, il se contentait de le défendre; il ne faut donc pas se lamenter outre mesure sur des agresseurs, justement punis. Hamid était un brave homme que ses ennemis poussaient à bout; comme il n'avait pas envie de se laisser assassiner, il prenait les devants."

Enfin, suprême argument en faveur d'Abdul Hamid, cité par un Vieux-Turc: "Considérez donc l'empire sous Hamid, dénombrez les territoires perdus sous son règne et comparez-les avec tout ce que nous avons perdu depuis 1908."

Les déclarations officielles du gouvernement ont dissipé tout malentendu. Le président du Conseil a dit qu'il était convaincu que les rapports qui existent entre l'Italie et la France étaient empreints d'une cordiale amitié et que son gouvernement devait les améliorer.

Aussi est-il souhaitable, dit-il, que les relations économiques entre les deux nations voisines soient plus intenses et plus complètes. C'est dans ce but que le gouvernement a agi en ratifiant le récent accord commercial mais tout cela n'a rien à voir avec le véritable traité d'alliance.

Parlant de la question orientale, M. Mussolini a déclaré que le gouvernement est toujours convaincu de la nécessité de conclure la paix. Aussi faut-il exiger que la Turquie accepte les conditions vraiment modérées proposées par les alliés.

Après un éloquent discours du ministre de la guerre, la discussion générale sur le recrutement de l'armée a été close ces jours derniers.

Tout a déjà été entendu à la Chambre et ce qui s'est dit, ces jours-ci, au Sénat. Ce n'est point médire de la Haute Assemblée de la reconnaissance; mais le mieux que celle-ci ait désormais à faire, c'est de hâter une décision dont le besoin semble urgent.

L'alternance régulière et en quelque sorte académique des arguments pour ou contre chacune des durées envisagées du service, dix-huit mois ou un an, laisserait peut-être croire que nous avons aujourd'hui le choix entre l'une ou l'autre de ces deux solutions. C'est une erreur: à l'heure actuelle, seul le service de dix-huit mois paraît possible. Celui d'un an serait-il immédiatement adopté, qu'il n'en faudrait pas moins plusieurs années encore avant de pouvoir l'appliquer dans des conditions de sécurité suffisantes pour notre pays. Or, le présent seul importe.

Certains discours prononcés feraient penser qu'avec dix-huit mois de service, nous reconstituons une armée d'effectifs, tandis que les douze mois nous vaudraient l'armée de matériel issue de l'expérience de la grande guerre. Distinction trop simpliste pour qu'elle rende l'image de la réalité toujours plus complexe. Dans les deux cas, le matériel, beaucoup de matériel s'impose; jamais on n'en possédara assez et du plus moderne. Mais l'emploi de ces engins perfectionnés exige un personnel bien instruit. Un pointeur dans l'artillerie, un mitrailleur dans l'infanterie seront mieux entraînés au maniement de leur pièce après un apprentissage de dix-huit mois; cela n'est point douteux. Le seul inconvénient serait que cette plus longue durée du service s'obtient au détriment des dotations elles-mêmes de matériel. Mais précisément, on nous dit, sans qu'on soit bien fixé sur ce point, que le service d'un an reviendrait plus cher que celui de dix-huit mois. Mettons que les crédits s'équilibrent. La durée du service n'intervient donc que pour augmenter ou réduire le nombre total des unités, sans toucher en rien à leur organisation intérieure: 32 divisions dans le cas de dix-huit mois; le tiers en moins si l'on fait un an.

Une araignée mange, en une journée, 27 fois son propre poids.

Le soleil pourrait contenir 300,000 globes de la grosseur de la terre.

Quel est le chien qui attrape le gibier sans courir? Le chien du fusil.

Il Manque un Homme DANS LA RUHR

Le Président du Conseil délibère chaque jour, et même deux fois par jour, avec les ministres de la guerre, des finances, des chemins de fer et des régions libérées: ces Excellences ont évidemment un avis assez autorisé à exprimer sur les questions créées par l'occupation de la Ruhr.

Le maréchal est là aussi: vous reconnaîtrez qu'il a bien son petit mot à dire de temps en temps.

Mais, je constate avec surprise l'absence d'un personnage qui devrait cependant être convoqué à chacune de ces conférences. Serait-ce que M. Poincaré n'y a pas pensé?

Ou bien que le dit personnage répond à l'invitation du président du Conseil.

Impossible... Je suis comme la Ruhr, c'est-à-dire très occupé!

Cette deuxième explication me paraît malheureusement invraisemblable. Car il s'agit du directeur de notre propagande.

Cet homme important—ou qui paraît l'être—propagande bien ordonnée commence par soi-même—un chef de l'Agence nationale de publicité devrait, surtout à l'heure actuelle, jouer un rôle de premier plan. A chaque réunion nécessaire par notre politique rhénane, je le verrais fort bien assis à la droite de M. Poincaré et prenant part à la discussion avec la haute autorité qu'on doit s'incliner devant, du moins à son emploi.

Certes, pour gagner la partie engagée à Essen (et il ne nous est pas permis de la perdre, sous peine de catastrophes inimaginables), il faut des soldats, des ingénieurs, des douaniers, des chemins; il faut de l'organisation, de l'énergie, de la persévérance... Mais il nous faut aussi l'appui moral ou—si nous ne pouvons l'obtenir—la neutralité sympathique du monde: on ne réussit en rien, aujourd'hui, quand on a une mauvaise presse.

Or, l'Allemagne est en train de travailler sérieusement l'opinion universelle: elle bombarde l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, toutes les nations—même la France—avec des obus chargés de fausses nouvelles, de calomnies, de boniments plus ou moins asphyxiants. En même temps, elle se lamente, elle pousse des cris pathétiques, elle secoue ses chaînes—qu'elle a fabriquées elle-même à Essen—elle joue un drame, "Vierge et Martyr"; elle prétend nous réserver l'emploi du lâche et cruel persécuteur...

Ne haussons pas les épaules en disant: "Bah! on sait bien que ce n'est là qu'un mauvais mélodrame! Personne ne s'y laisse prendre!"

Erreur: il y a de mauvais mélodrames qui portent, et beaucoup même, quand l'ingénue larmoyante ressemble à Germania.

Jamais autant qu'en ce moment, nous n'avons eu besoin de combattre cette propagande germanique qui nous a déjà fait tant de mal et qui menace de nous en faire plus encore. Et elle a beau jeu maintenant qu'elle nous a transformés, bon gré mal gré, en procureurs et en policiers.

Ce sont là, sans doute, de très braves gens, mais les mauvais débris et les escarpes sont tout de même parvenus à les rendre impopulaires. —Clément Vautel.

DIX MILLE SIECLES SOUS UN CRANE

Vous avez lu dans les journaux cette étonnante nouvelle qu'on venait de découvrir en Patagonie un crâne humain, vieux, dit-on, d'un million d'années. Ainsi Toutankhamon, avec ses quelques milliers d'années, fait figure de coquelin à côté de ce crâne anonyme qui pensait peut-être longtemps avant que des révolutions géologiques n'eussent formé nos continents et cette vallée des Rons où devaient dormir les pharaons.

Un million d'années! Notre esprit conçoit difficilement un tel espace de temps. Et pourtant, lorsque Pascal voulait nous donner une idée de l'infinité de la petitesse, il nous parlait du ciron, dont le sang est fait de globules dans lesquels évoluent peut-être deux mondes comme le notre où vivent d'autres cirons... Alors pourquoi ne pas concevoir aussi l'infinité dans le temps? Qui sait si ce vieux Patagon n'était pas le descendant d'autres hommes archimillénaires? Qui sait si, à l'époque où il respirait, on ne s'émerveillait pas de découvrir des hypogées dont l'histoire n'est pas venue jusqu'à nous parce que les archéologues anthropométriques n'avaient pas eu Cadmus pour les doter d'un alphabet et Gutenberg pour qu'on put imprimer des gazettes? Et rien ne nous empêche de penser que plus tard, bien plus tard, on découvrirait nos crânes enfouis dans des couches terrestres, et aussi les ruines de nos cinémas. Il y aura alors des savants qui se pencheront à leur tour sur ces débris et qui auront sans doute pour nous le détail que nous avons pour nos ancêtres de l'époque glaciaire et à qui nos villes paraîtront aussi rudimentaire que des cités caennaises aux habitants de la Nouvelle-Orléans.

Une femme est assise à gouverner, pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine.

LA VOIX PASCALE

Il y a dix-neuf siècles, des paroles de paix, d'amour et de pardon tombaient des lèvres d'un être surhumain sur les foules où ils éveillaient quatre sentiments de nature toute différente: étonnement, respect, indifférence et hostilité.

Ces paroles étaient de celles qui ne s'effacent pas dans l'abîme où sombrent toutes choses, leur écho devait se perpétuer au sein des Temps à venir et s'étendre au delà des limites de l'antique Judée jusque dans les plus lointains pays quand surgirait à la lumière les races encore endormies dans le Néant.

Et depuis dix-neuf siècles, elles ont retenti, ces paroles, en chants grandioses ou en murmure harmonieux parmi les peuples et, comme jadis, elles étonnent toujours les uns, provoquent l'hostilité des autres, l'indifférence du plus grand nombre et ne profitent qu'à quelques âmes d'élite.

Paix aux hommes de bonne volonté... Aimez-vous les uns les autres!... Il y a dans ces brèves paroles tous les conseils, tous les programmes, toutes les législations mais l'effrayante ironie humaine y a mis toutes les discordes, toutes les trahisons, toutes les haines. L'homme a supplicé jadis. Celui qui les prononçait, il combat aujourd'hui ceux qui les écoutent.

Paix aux hommes de bonne volonté... C'est la Voix Pascale que le bronze des cloches accompagne de sa mélodie grave. Guerre à l'Humanité, c'est l'imprécation qui lui répond de toutes parts et cette guerre s'effectue, sourde ou violente, entre les familles, entre les peuples, en appliquant cette parole infamante: Dévoiez-vous les uns les autres...

Et la lutte se poursuit, incessante, guidée par l'égoïsme, l'inconscience ou l'ambition; simplement parfois par ce besoin aveugle de mal faire qui est au fond du cœur de tout homme et que la civilisation, impuissante à la supprimer, n'a fait que perfectionner par la ruse et la dissimulation. Malheur aux peuples loyaux, malheur à l'homme honnête aujourd'hui! C'est l'écrasement, lent ou brutal, mais implacable qui les attend.

Les Temps Modernes sont ceux de l'amère dérision, du défi à l'esprit de justice, de la duplicité, de l'exploitation châtée des humbles et du triomphe de l'or sur la conscience. Le cri des bêtes de proie couvre les douces paroles de la Voix Pascale.

Le vieil édifice social craque de toutes parts malgré les dorures de la façade; il est rongé par des larves hideuses qui se nomment accaparement, débauche et vanité. Le Monde ressemble à un malade inconscient que la gangrène envahit et qui cherche à oublier dans les pires orgies le mal dont il meurt. Allez, jouissez, riches vrais ou faux! écrasez les faibles autour de vous! bafouez l'humble ouvrier que vous méprisez parce qu'il n'a que du courage et du cœur, profitez, abusez, gorgez-vous d'un superflu fait du nécessaire, mais fermez les yeux si vous voulez échapper au vertige de l'abîme qui vous guette... Vous le creusez vous-même, cet abîme, et peut-être y entraîneriez-vous l'Humanité entière avec dans la lutte suprême...

Et pourtant, cet abîme d'horreur, que faudrait-il pour le combler... Il suffirait de comprendre et de mettre en pratique les conseils sublimes du plus haut, du plus pur socialisme, ceux que donne depuis si longtemps la Voix Pascale...

De nombreux trônes se sont effondrés au cours des dernières années mais il y a toujours de l'angoisse dans l'air car le socialisme n'a pas été brisé avec les couronnes; de multiples potentats ont surgi, avec leurs diadèmes de carton doré, sinistres pandins, routelets de la finance ou de l'industrie, qui sont aux puissances déchues ce que le corbeau mangeur de cadavres est à l'aigle planant dans la nue. Et la révolution gronde au fond du Gouffre.—Fernand de Verneuil.

UNE MORT TRAGIQUE

Une jeune fille se tue au pied de l'autel au moment de son mariage. Genève.—On a reçu de Lindau, petite île sur le lac Constance, la nouvelle d'une tragédie pathétique. Mlle Moser, âgée de 21 ans, s'est tuée devant l'autel plutôt que d'épouser un homme riche beaucoup plus âgé qu'elle.

Quand le prêtre lui a demandé la question habituelle: "Acceptez-vous cet homme pour votre mari?" —Non, non, a répondu la fiancée, j'en aime un autre. Mes parents le savent, je préférerais mourir!

En disant ces mots, elle tira un petit revolver de dessous son bouquet de mariée, et se tira une balle dans la tête. Elle tomba sans connaissance aux pieds du prêtre, et expira au bout de quelques instants.

NAISSANCES JAPONAISES EN CALIFORNIE

Sacramento, Calif.—Pendant l'année 1922 les naissances japonaises se sont élevées pour l'état de la Californie au chiffre de 5023, soit 63 nouveaux nés par 1000 adultes de cette nationalité, alors que pour les races blanches cette proportion n'a été que 19. Le total des naissances pendant l'année dernière s'est élevé à 66,383 contre 60,583, soit une augmentation de 1 pour cent.

Le Maître d'Ecole

La torride journée touchait à sa fin; pourtant l'éclatante réverbération des blanches maisonnettes au toit de chaume blessait les yeux; dans les cours ou devant les fenêtres, les vieux acacias ou les jaunes tourne-sols se dressaient immobiles.

En bas, sur une rive de la mare, la roue du moulin travaillait; deux chevaux dételés près de leurs charrettes secouaient la tête. A gauche, en avant des bois, sur des monticules dénudés, on remarquait des chars pleins de gerbes de blé.

Le maître d'école du village N... —homme ébouriffé, au visage bouffi et pâle, au nez difforme et bizarre, chaussé de lunettes—contemplant de sa fenêtre le coucher du soleil qui rayonnait en nappes écarlates, oranges et vertes. Et de là-bas, des profondeurs de l'horizon, avançait ce quelque chose d'incompréhensible, d'inouï, d'inélectable, tel l'incendie céleste du crépuscule, ce quelque chose que l'imagination de l'instituteur n'arrivait pas à saisir et qui s'appelle la guerre.

Le temps, comme on le constate souvent avant la tempête, avait été doux et chaud; et de même qu'avant la tempête les bestiaux et les oiseaux restent silencieux, de même tous ceux qui étaient demeurés au village: femmes, enfants, vieillards, terminaient la moisson, sans bruit, sans querelles ni chansons, sans agitation et la gaieté coutumière. Les paysans mobilisés avaient prié les villageois qui restaient de se charger de leurs labours, et personne n'avait refusé; personne ne voulait de rétribution pour cette aide volontaire. Depuis trois dimanches, les deux églises, celle des catholiques et celle des orthodoxes, étaient pleines de fidèles. Aucune lettre du front n'était encore parvenue, et nul ne s'effrayait, parce que nul ne se doutait de ce qui arriverait au village quand les troupes autrichiennes surgiraient soudain des forêts.

Il remarqua un troupeau qui montait du marais, au milieu des cris et de la poussière, et se rendait au village; ça et là, dans la pénombre, une petite fumée pointait au-dessus d'une chaumière; les freux volaient, s'abritaient pour la nuit; une femme traversait la rue, portant des seaux. L'instituteur, le maître d'école eut l'impression que tout ce calme si coutumier, si familier, était, à cette heure, anormal et terrifiant. Est-ce qu'on dormait, avait-on perdu le jugement? Comment se faisait-il que personne ne voyait, n'entendait, ne pressentait que cette tranquillité angoissante qui préagissait des catastrophes et que, demain, aujourd'hui même peut-être, les destructeurs allaient apparaître?

Le maître d'école prit sa casquette, descendit le perron et monta vers les collines, vers les bois, les lieux où l'on se promenait d'habitude le soir. Le vague pressentiment d'un mortel danger l'avait pris la veille. Un cavalier en uniforme d'officier de cosaques avait traversé le village, à l'heure de midi, et, passant devant l'école, il avait tourné la tête vers la fenêtre et échangé un regard avec l'instituteur; son sourire était contraint et malveillant. C'était un homme mince de taille, au teint bronzé, aux petites moustaches retroussées; sous la casquette, un bandeau noir cachait la tempe.

Un peu plus tard, l'instituteur avait revu le militaire, immobile sur sa monture, il se tenait, les yeux braqués à sa jumelle, au sommet d'une haute colline; bientôt il fouetta son cheval et disparut. Cet officier de cosaques remplissait sans doute une mission, mais quelque naturel que fut le motif de sa présence, le maître d'école n'arrivait pas à oublier son mauvais sourire, et tout en grimpaient avec difficulté parmi les chaumes, il se disait que seul, un homme animé de mauvaises intentions pouvait sourire de la sorte.

—Est-ce un espion? se demandait-il. Sur les collines végétait des sapins centenaires; plus loin la forêt épaisse s'étendait jusqu'à Tomachat. La nuit tombait, la lune rougeâtre et froide se levait, mais sans répandre encore de clarté. Les sapins bruisaient doucement.

Le maître d'école fit halte; il enleva sa casquette, s'essuya le front et se tourna vers le village tout voilé par la fine brume des marais; par-ci par-là, à quelques fenêtres, un feu scintillait.

—Bah! si même ils venaient, se dit-il, ils ne pilleront pas les chaumières; ils n'outrageront pas les femmes. Ce sont des êtres humains, eux aussi. Aucun danger si l'on se tient tranquille! Pourtant, il faudrait mieux qu'ils ne vinssent pas.

Tête baissée, il s'en alla lentement vers le bois. Devant lui, un bref craquement se fit entendre, comme si un rameau s'était soudainement cassé. L'instituteur leva les yeux, s'arrêta et regarda. Il y eut un cri, pas très violent, mais douloureux et désespéré. Un instant après, le long de la lièzière du bois, des ombres se mirent à ramper; un piétinement de chevaux résonna. Les ombres, se détachant du bois, arrivèrent à toute vitesse sur une colline: c'étaient cinq cavaliers qui se baissaient sur la croupe de leur cheval; ils tournèrent et descendirent le flanc du coteau, se perdirent dans l'obscurité et, tout à coup, ils passèrent au galop, la lance à l'épaule, en bas, aux pieds de l'instituteur sur la route menant au village.

LES PETITES JOIES

Nous lisons dans la Presse de Montréal: Une jolie tradition des vieux âges chrétiens disait qu'à côté de chaque fruit qui mûrit, Dieu place un de ses anges, en le chargeant de veiller sur la délicate petite chose qu'il destine à notre plaisir ou notre réconfort.

Or, nous allons notre chemin, dédaigneux envers ces reflets de beauté, ces exquises manifestations de la providentielle bonté. Nous allons, moroses, lassés et souffrants; sans jamais baisser les yeux vers ce qui nous sourit sur la route.

Tant d'objets sourient sur notre route! Grâce des fleurs et de leurs parfums, des eaux courantes et de leur murmure du grand ciel et de ses nuages fuyants.

La nature n'est pas seule à nous donner son empressement et son confort; au détour de la rue, j'aperçois la dentelle de pierre de la vieille église, la pure colonnade du palais, la masse fière de la tour en ruines; que de chefs-d'œuvre s'offrent ainsi aux regards du passant—du passant qui ne sait pas voir.

Le passant ne sait pas voir. Le lecteur ne sait pas comprendre et goûter les fortes leçons de la page méditée. L'ami méconnaît la délicate attention de l'ami. Le scéptique dédaigne la fraîcheur candide du baiser de l'enfant. Tout le jour, nous pourrions ainsi recueillir les gouttes d'eau qui désaltèrent et purifient; mais nous ne comprenons pas...

Nous ne comprenons pas qu'il est fou d'espérer les grandes joies. Les grandes joies, trop attendues, restent toujours au-dessus d'un rêve et nous laissent la même soif aux lèvres. Tandis qu'aux humbles petites joies, nous demandons si peu qu'elles arrivent à donner beaucoup.

Nous ne comprenons pas que, si notre corps infirme réclame un pain qui soit "quotidien", notre âme lasse réclame un réconfort qui soit, lui aussi, quotidien. Nous ne comprenons pas que leur rôle consiste à réparer sans cesse notre incessante usure, à consoler tous les jours nos déceptions journalières, à élever très, très doucement mais très sûrement, notre égoïsme, qui veut nous entraîner en bas.

Au lieu de maugréer contre la pluie, le vent, la cherté des vivres, les défauts d'autrui, et contre nos malheurs, ouvrons les yeux... Près de moi, une rose pourprée se balance au haut de sa tige. Quel repos pour les yeux et pour le cœur. Dans le jardin de toute vie, quelques fleurs s'épanouissent chaque jour, car Dieu nous sait faibles et le labour bien lassant, et il nous envoie ses anges veiller sur nos humbles joies.

LES PETITES JOIES

Nous lisons dans la Presse de Montréal: Une jolie tradition des vieux âges chrétiens disait qu'à côté de chaque fruit qui mûrit, Dieu place un de ses anges, en le chargeant de veiller sur la délicate petite chose qu'il destine à notre plaisir ou notre réconfort.

Or, nous allons notre chemin, dédaigneux envers ces reflets de beauté, ces exquises manifestations de la providentielle bonté. Nous allons, moroses, lassés et souffrants; sans jamais baisser les yeux vers ce qui nous sourit sur la route.

Tant d'objets sourient sur notre route! Grâce des fleurs et de leurs parfums, des eaux courantes et de leur murmure du grand ciel et de ses nuages fuyants.

La nature n'est pas seule à nous donner son empressement et son confort; au détour de la rue, j'aperçois la dentelle de pierre de la vieille église, la pure colonnade du palais, la masse fière de la tour en ruines; que de chefs-d'œuvre s'offrent ainsi aux regards du passant—du passant qui ne sait pas voir.

Le passant ne sait pas voir. Le lecteur ne sait pas comprendre et goûter les fortes leçons de la page méditée. L'ami méconnaît la délicate attention de l'ami. Le scéptique dédaigne la fraîcheur candide du baiser de l'enfant. Tout le jour, nous pourrions ainsi recueillir les gouttes d'eau qui désaltèrent et purifient; mais nous ne comprenons pas...

Nous ne comprenons pas qu'il est fou d'espérer les grandes joies. Les grandes joies, trop attendues, restent toujours au-dessus d'un rêve et nous laissent la même soif aux lèvres. Tandis qu'aux humbles petites joies, nous demandons si peu qu'elles arrivent à donner beaucoup.

Nous ne comprenons pas que, si notre corps infirme réclame un pain qui soit "quotidien", notre âme lasse réclame un réconfort qui soit, lui aussi, quotidien. Nous ne comprenons pas que leur rôle consiste à réparer sans cesse notre incessante usure, à consoler tous les jours nos déceptions journalières, à élever très, très doucement mais très sûrement, notre égoïsme, qui veut nous entraîner en bas.

Au lieu de maugréer contre la pluie, le vent, la cherté des vivres, les défauts d'autrui, et contre nos malheurs, ouvrons les yeux... Près de moi, une rose pourprée se balance au haut de sa tige. Quel repos pour les yeux et pour le cœur. Dans le jardin de toute vie, quelques fleurs s'épanouissent chaque jour, car Dieu nous sait faibles et le labour bien lassant, et il nous envoie ses anges veiller sur nos humbles joies.

LES PETITES JOIES

L'allure des chevaux, la manière dont ils étaient montés, révélèrent une tuteur, pour disparaître de nouveau de cosaques.

Le cœur du maître d'école battait avec une telle précipitation qu'il dut longtemps s'éventer avec sa coiffure. Ennuyé sans réfléchir, simplement parce que c'était son dessin primitif, il continua à marcher dans la direction du bois. Quand il y par